

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 7 AOUT 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : A sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, par L.-J. Béliveau.—Poésie : Simples choses, par Jules Lanos.—Aux îles Salomon.—Une amie d'enfance, par Ribon.—Poésie : Chanson, par C. Mendès.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Sacrifice à Minerve, par F. Picard.—Fête intime, par F. Picard.—Le jeu de dames.—Fleurs d'été, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Encore un glas, par Ami.—L'exposition de Montréal.—Parc Sohmer.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Mariannic, par André Theuriot.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Fleurs d'été.—Portraits : M. Louis Herbette, M. le général Horace Porter, M. L.-O. Maillé.—Scène Romaine : Sacrifice à Minerve.—Groupe de quelques-uns des employés de l'aqueduc de Montréal (21 portraits).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu le samedi, 7 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



De l'or ! De l'or !! Encore de l'or !!! De l'or encore !!!! Toujours de l'or !!!!!

De l'or ! Être riche, pouvoir se procurer tous les plaisirs, se donner des jouissances sans nombre, être maître, se faire obéir, faire taire l'honnête homme et laisser parler le vice, pouvoir être méchant et faire publier qu'on est bon, se faire aimer sans amour, éblouir la pauvreté et... s'en aller au diable tout droit !

Quel rêve ! Quelle grandeur ! Quelle faiblesse ! Quelle belle chose ! Quelle ignoble farce !

Car l'or est tout cela. Comme la langue d'Esopé, l'or est bon et mauvais, vicieux et vertueux.

Eh bien ! Il y a de l'or dans notre Canada, beaucoup d'or. Non pas, de l'or, fruit d'un travail assidu, tranquille, et constant, mais de l'or que l'on a la peine de ramasser seulement, dans un ruisseau, dans quelque chose de malpropre, car son origine est semblable à sa fin. Sorti de la boue, il y revient tôt ou tard.

Quelques mineurs sont arrivés dernièrement à San Francisco, retour des placers canadiens voisins de l'Alaska, avec plusieurs millions de pépites d'or, recueillies en six semaines dans la boue de la rivière Yucon.

Ce n'est plus un secret maintenant et voici que l'exode a commencé, le départ de milliers de Canadiens et d'Américains pour le pays de l'or. Les hommes de police de la Colombie britannique ont déserté en masse, les employés quittent leur bureau, le maçon lâche sa truelle, le cocher sa voiture, le cultivateur son champ, et tous, ils vont aux placers, à la chasse au million.

Nous allons assister sans doute à une répétition des scènes californiennes. Ce sera curieux.

. Une dépêche nous a appris que le professeur norvégien Andrée est parti, il y a maintenant une quinzaine de jours, à la recherche du pôle nord, en ballon.

Qu'advient-il de cette exploration, la plus hardie certainement que l'homme ait jamais tentée ? Le professeur Andrée réussira-t-il à explorer enfin cette région glacée encore inconnue ?

La chose est possible, bien que peu probable.

Y a-t-il des êtres humains dans cette région ? Peut-être.

Il peut se faire, en effet, qu'une race séparée du monde par les glaces vive là, depuis une époque impossible à déterminer, isolée par suite de quelque effroyable bouleversement terrestre.

On a déjà eu un exemple de ce genre. Il est peu connu.

En 1818, John Ross découvrit au nord des terres glacées qu'habitent les Esquimaux, sur les confins de la mer arctique une race d'hommes qui, tout en occupant un immense territoire, ne compte guère plus de 300 âmes. C'est la race humaine la plus septentrionale du globe. Lorsque John Ross arriva dans leurs glaces, ils parurent extrêmement surpris en voyant que d'autres humains qu'eux habitaient le globe terrestre ; ils ne connaissaient même pas les Esquimaux et se croyaient seuls sur terre.

L'interprète groenlandais que Ross avait avec lui reconnut que la langue que parlaient ces hommes avait beaucoup de points de ressemblance avec la sienne. Il put ainsi comprendre ce qu'ils disaient et se faire entendre ; aussi les étrangers reçurent-ils de leur part le plus cordial accueil.

Nombre de leurs coutumes s'identifient avec celles des habitants de la partie sud du Groënland, bien qu'ils se trouvent séparés de cette contrée par un immense territoire—si je puis me servir de ce mot, pour un pays de glace.

Ce peuple constitue, suivant toutes apparences, l'une des plus anciennes races humaines du globe ; il habite une région où vraisemblablement l'homme vivait autrefois dans des conditions normales. Dans les temps reculés, les pôles avaient sans doute une température moins rigoureuse qu'à l'heure actuelle, ce qui rendait plus douce l'existence dans nos parages.

L'homme civilisé n'y pourrait résister plus de deux ou trois ans, et encore à la condition de posséder d'énormes approvisionnements de combustible et de nourriture.

Comment ces gens-là ont-ils pu résister au climat, et que dire de cette race arctique pour laquelle l'Esquimaux est un méridional ? Sauf un peu de poisson, elle ne consomme presque exclusivement que de la viande crue et ignore l'usage du sel. Lorsque cette nourriture lui fait défaut, elle se contente de dévorer les peaux d'animaux dont elle a mangé la chair plusieurs mois auparavant.

Ces hommes ignorent ce que c'est qu'un gouverne-

ment, ils n'ont ni Sénat, ni Conseil législatif, ni Chambre des députés, ni police. Ils ignorent ce que c'est que le *boodlage* et ne se divisent pas en camps rouge et bleu. Ils n'ont pas de journalistes et n'en ont pas besoin, puisqu'ils ne savent ni lire ni écrire. Ils n'ont aucune idée des tramways électriques, du télégraphe et du téléphone. Ils n'ont pas de rois, ni d'usuriers. Il ne possèdent, en un mot, rien de ce qui fait notre supériorité et sont parfaitement bons.

Ces mangeurs de viande crue, ces sauvages, ces sortes d'animaux voraces, sont humains et charitables. Ils ne peuvent comprendre que certains d'entre eux souffrent de la faim, tandis que l'abondance règne dans une famille voisine. Cette dernière partage fraternellement avec ceux qui ne possèdent rien. Chacun trouve cet acte généreux des plus naturels ; le don fait n'est que chose due et, notez que ces sentiments de haute humanité se rencontrent sans exception chez tous.

Que voulez-vous, ils ne sont pas civilisés et ils ignorent le plaisir qu'éprouvent les grands à voir souffrir les petits. Ils ne savent pas ce que vaut un morceau d'or, ils sont tellement arriérés qu'ils ne pourraient comprendre qu'avec du métal, avec de l'or, on peut tout acheter, conscience, vertu, honneur, vote etc.

La vie de ces hommes perdus dans un territoire sans limites et constamment recouvert de neige et de glace est pénible. La lutte pour la vie y est de tous les instants et cependant ils éprouvent un profond amour pour leur ingrat pays. Ils pourraient émigrer vers le Sud, dans des parages plus cléments ; ils ne le veulent pas. Ils préfèrent vivre et mourir là où ont vécu et sont morts leurs ancêtres.

Le professeur Andrée va-t-il, à son tour, découvrir d'autres hommes perdus, là-bas, dans les glaces, et se croyant les seuls habitants du globe ?

Un pigeon voyageur va-t-il nous apporter bientôt des nouvelles de ce hardi voyageur qui risque sa vie pour résoudre un problème géographique ?

A l'heure où vous tenez LE MONDE ILLUSTRÉ dans vos mains, peut-être connaissez-vous la réponse à ces points d'interrogation.

. Je savais bien que la musique était un art qui avait bien plus d'influence sur les nerfs que sur l'esprit. Mon camarade, Oscar Martel, avait beau me dire le contraire, je ne le croyais pas, et je suis très heureux de le faire enrager une bonne foi.

Je sais bien qu'il va m'en vouloir à mort, mais, à la première rencontre, nous ferons la paix.

Et d'ailleurs, ne me devra-t-il pas des remerciements quand je lui aurai prouvé, ainsi qu'au public, que les musiciens vont bientôt être à même de cumuler leurs fonctions avec celles de médecins.

Voilà la chose dans toute sa candeur, ce n'est pas moi qui parle, mais bien le *Cosmos*, journal scientifique, orthodoxe et très bien renseigné.

Ceci est intitulé : *Le traitement musical des terreurs nocturnes et des névralgies.*

Une enfant de trois ans avait des accès de peur nocturne, contre lesquels le traitement classique avait échoué. M. Beztschincki, s'inspirant d'une communication de M. Ferrand à l'Académie de médecine sur le rôle thérapeutique de la musique, eut l'idée de traiter sa malade par la musique.

Supposant qu'une pièce écrite en ton mineur et de caractère mélancolique répondrait mieux au but qu'un morceau gai et en majeur, il choisit la valse No 2 des trois valses brillantes de Chopin. Le résultat fut remarquable. Après le premier essai, l'enfant dormit d'un sommeil calme toute la nuit sans se réveiller. Au bout de quelques jours, pour se rendre compte de la valeur du traitement, on le supprima momentanément. La nuit suivante, la fillette eut un accès de peur nocturne, mais relativement léger. Les séances musicales ont été reprises et répétées pendant un certain temps avec le même succès que la première fois ; d'abord tous les soirs, puis tous les deux ou trois jours, en les espaçant de plus en plus. Au bout d'un mois, la guérison fut complète. Depuis plusieurs mois que le traitement par la musique a été supprimé, la petite malade n'a pas eu le moindre accès et continue à se bien porter.

De son côté, le Dr Corriveau a vu des crises névralgiques, assez douloureuses pour nécessiter des injections de morphine, cesser sous l'influence de la musi-